

John Montague

## Poèmes

### UNE LANGUE GREFFÉE

(Muette  
décapitée sanguinolente  
la tête s'étrangle pour  
parler une autre langue : —

comme  
un rêve longtemps contenu,  
une sorte de bégayante et para-  
siteuse ordalie sur moi)

En Irlande  
Un enfant pleure à l'école  
répétant son « anglais ».  
A chaque faute

Le maître  
enfonce une autre marque  
sur le carcan sus-  
pendu autour de ce cou

Comme une cloche  
à une vache, une entrave  
au bouc vaguant.  
Confondre et trébucher

Honte,  
les syllabes altérées  
de ton propre nom :  
rentrer vague et triste à la maison

pour trouver  
l'accueil entretenu de tourbe  
l'âtre des parents :  
lente maturation d'étrangeté

Dans la hutte  
et les champs, toujours  
ils parlent la vieille langue.  
On ne salue personne

Faire pousser  
une deuxième langue, quelle  
brutale humiliation  
comme d'être accouché une deuxième fois

Des années plus tard  
Voici que du fils du petit-fils  
la parole trébuche sur des syllabes  
perdues d'un ancien règne.

*(tiré de The rough field,  
1972; traduit par l'auteur,  
E. Montague, M. Deguy)*

## GROTTE DE LA NUIT (fragment)

*Les hommes qui croient des absurdités  
commettent des atrocités.*

Voltaire

### I : FACE CACHÉE

J'ai vu les hautes  
traînées de vapeur des  
derniers destroyers  
en rêve :  
j'ai vu la grise  
face cachée de la lune  
s'approcher en glissant de la terre

### II : LA PLAINE DE L'ADORATION

*(de l'irlandais, 11<sup>e</sup> siècle)*

Ici fut élevée  
une grande idole des combats sauvages :  
le Cromm Cruaich —  
l'Idole Reine d'Erin

Il était leur Moloch  
Cette bosse rêche de brumes  
masse se traînant sur tout chemin  
refusant le royaume éternel

En cercle se tenaient  
quatre fois trois idoles de pierre :  
pour asservir âprement son peuple  
la figure pivot était d'or

Dans le noir Novembre  
quand les deux mondes se frôlent  
il scintillait parmi ses sujets  
insatiable, croûté de sang

A lui, sans faste  
ils sacrifiaient leur premier-né :  
dans les gémirs et le péril  
versant du jeune sang pour le Bossu

Sous son ombre  
ils criaient, se mutilaient :  
de ce culte de douleur  
est venu le nom :  
plaine de l'Adoration.

Gaëls même bien nés étaient prostrés  
dessous sa forme crochue jusque,  
grossier clinquant comme un orgue de ciné,  
il resombre dans sa terre.

### III : GROTTES

rayon de miel troué de balles,  
la grande Tour-Hôtel  
une tuyère y gronde.  
Pendant que les troupes en tenue de jungle  
saquent les *Falls* \*, chassent  
dans les rues tassées,  
nous, étendus, veillant, les vides  
baies lessivées de pluie ;  
ton visage ovale et flot  
de chevelure jaune lumineuse  
tu tournes vers moi  
cherchant refuge quand  
la grotte de nuit éclot  
d'explosions nouvelles

\* *Le quartier catholique de Belfast*

#### IV : TOUTE LA NUIT

Toute la nuit araignées de rien  
tissant. Condamnés à  
Cette meule cette corvée d'insecours.  
Poisson distendu qui se noie  
grenouilles à mâchoires de lion  
Un papillon avec des seins  
Copule une chauve-souris mourante  
Une figue éclate doucement  
entre les jambes de Madame

Ses rejetons reluquent  
montrant les dents :  
les œufs de l'enfer  
fertilisent l'abysse.

Des fragiles gratte-ciel penchent  
emmêlés comme échasses.  
Des silos fusionnent  
des villes s'enfoncent tandis  
que les transats partent d'eux-mêmes  
toutes leurs radios en marche.  
Une main amicale place  
une bombe chaleureuse sous  
le Centre Social où  
les derniers évacués  
tâtonnent un hymne.  
Toujours chantant les voilà  
partis pour les limbes, encore  
bordant les couvertures  
sur leurs membres épars

Un pays où je n'ai pas demandé  
à entrer. Pure terreur.  
Nappe de glace défile  
fièrement comme des croiseurs.  
D'arctiques distances aux déchirures bleues

blessent sa rétine et  
le silence grandit en  
flammèche d'étoile —  
couteaux aiguisés.  
Range ton télescope,  
vieux colonel, et apprends  
à tituber avec les pingouins!

A la fin  
solitaire commence  
sa douce danse...

V : UN ENTERREMENT DANS LES FALLS

Visages sans rides  
raides de douleur

Une file d'enfants  
conduits par un petit cercueil

Les petits en  
deuil des petits

Un spectacle outre larmes  
outre croyances pieuses

Fraternité de David  
au pays de Goliath

VI : RATONNADE

Godoi, Godoi, Godoi!  
Notre ville brûle, encore une après Troie  
« Finifini » crient les grues  
Comme des briques font un nouveau jouet

Godoi Godoi Godoi

Les souris domestiques se terrent dans les caves  
Les rats monstres fouettent leurs queues  
Le fromage se fait rare au Royaume-Qui-Vient  
Les rongeurs bondissent au son du tambour

Les civilisations dérapent et patinent quand  
La mort croise d'un glissement de bal :  
Maître-à-danser des crânes dont  
Les moissons gisent en deuils et douloirs

Godoi /.../

A flanc de coteaux les feux brûlent noir  
Une roue saute en l'air, laissant tomber son car  
Maître Gruge tient sa session d'hiver :  
rien que des miettes, écrase l'affaire

Godoi /.../

Contre telles horreurs retiens les cris,  
Douleur berce ses enfants vers la mort,  
Le sage cultive son enclos de jardin  
Silence lève son loquet d'argent

Godoi /.../

Mélangez vos muses, chantent les tourtereaux  
Faisant le miel toute la journée  
Oreilles et lèvres et parties secrètes  
Étouffées comme le bruit des charrettes

Godoi /.../

La morale est celle des pires heures  
L'invalidé ficelle des fleurs c'est tout  
Un bras de perdu une jambe de retrouvée  
Les tristes hommes retombent en terre commune

Godoi!

TUERIE DU COCHON

Le bruit.

On le tire dehors, couinant,  
un croc de fer ancré dans la voûte  
de la bouche

(Ne dites pas qu'ils ne sont pas intelligents :  
ils sentent que leur heure est venue  
et ne veulent rien savoir ;  
ils enfouissent leurs petits petons,  
ils n'iront ni dociles ni chantant au massacre)

Cet ultime effort haut placé  
pas un son qui puisse le rejoindre  
décollage grondant d'un gros avion  
une *diva* qui s'envole vers sa dernière note,  
l'insistance trépanante d'une scie électrique,  
l'écrasement des ordures

Perçant & absolu  
Seul le ciel l'ignore

Alors un point final  
Un expert plante  
Un solide coup de masse du maillet  
à plat entre les oreilles

Vif le couteau trouve la gorge  
Vifs les fendeurs travaillent  
jusque la carcasse pende  
reluisante éviscérée comme  
une blouse de chirurgien

A un gosse on donne  
la vessie pour jouer  
Mais les murs de la ferme en-  
ferment pour toujours le cri,  
ils sont construits autour de lui

*A slow dance, 1975*  
traduit par É.M, M.D.



SUITE PATRIOTIQUE (fragments)

5

Les tribus se fondirent aux montagnes  
Aux rochers extrêmes où les phoques conversent  
Ils y lappèrent la pluie, mangèrent de maigres  
Baies et (groupés autour de feux pâles  
Le soir) se chauffèrent  
Aux runes gnomiques

La nation les oublia jusqu'à  
La révolution. Alors les soldats  
Grimpèrent les pentes, saluant  
Avec cordialité « Descendez !  
Vous êtes le dernier orgueil de notre race  
Aristocrates fonciers, qui ont gardé la foi. »

Comme ils s'égaillaient parmi les cités verticales  
Tous admiraient leurs yeux bleus, sourires francs  
(Voyelles comme des fleurs prises dans les dents)  
La majesté nerveuse de leur démarche :  
A l'ennui du pavement ils apportaient  
La grâce oubliée de la bête

Vite les gens des villes lassés d'eux  
Commencent à rire de leur odeur, leur accent.  
Quelques-uns repartirent. D'autres restèrent  
S'accommodant au langage du neuf.  
Dans les deux cas ils pourraient bien disparaître  
Une tragédie, prévue dans le prochain compte rendu  
[gouvernemental.

*The rough field*  
Traduit par M.D.

## NEW(S) FROM IRELAND

La poésie irlandaise se porte d'autant mieux que la santé du pays est mauvaise. Comme dans la génération précédente, la plupart des jeunes poètes de talent continuent à émerger de l'Ulster. Par exemple, *les Mules* de Paul Muldoon (1977), (une série d'observations d'animaux fantastiques, de femmes à barbe entrevues sur la toile d'un peintre espagnol, des mutants, des perversions) condense toutes sortes d'images qui conviennent sans doute à l'horreur quotidienne de ce petit État.

Un autre, Frank Ormsby, en décrivant tout ce qui est petit et insignifiant, des bibelots dans une maisonnette, rend un certain désespoir : *A Store of Candles* (1977). Tom Paulin qui a donné une étude intéressante de la poésie de Thomas Hardy, l'initiateur de l'école anglaise prédominante, mélancolie et passions inassouvies, écrit des vers laconiques sur les villes de l'Ulster, bombardées et toujours dangereuses. Ces deux poètes conviennent que la mare de sang disparaît bien vite du pavé qu'elle a taché. Ciaran Carson, qui parle couramment le Gaélique, s'exprime avec la même finesse que les poètes irlandais du 19<sup>e</sup> siècle.

Tous de l'Ulster, tel le baladin James Simmons qui accompagne ses poèmes à la guitare pendant que brûle Derry sa ville natale (*Poèmes choisis*, Blackstaff Press, 1978), ces poètes collaborent en une équipe amicale organisée par le Conseil des Arts de l'Irlande du Nord qui reçoit des crédits britanniques. Le responsable de cet organisme, Michael Longley, lui-même un poète, subventionne la revue de poésie « the Honest Ulsterman ». Derek Mahon est le seul à vouloir être reconnu comme poète sans étiquette ulstérienne, britannique ou irlandaise. Il n'accepte pas les lâchetés et les complaisances que permet une situation politique anarchique. Son dernier volume (*A Snow Party*, 1976) le pose comme l'un des meilleurs poètes de langue anglaise.

La République d'Irlande manque peut-être de tel stimulus littéraire, mais elle est le siège d'autres volte-faces : alors que le Gaélique est près de tomber en désuétude... un poète de langue anglaise, Michael Hartnett, après son dernier livre en anglais *Farewell to English*, 1976,

a décidé de ne plus écrire en anglais. Depuis la mort d'O'Riordain, il ne reste plus qu'un poète important en Irlandais, Martin O'Direan qui est né sur l'une des îles d'Aran. Avec Seamus Heaney, ... et moi-même, qui venons de l'Ulster, vous avez là les trois poètes les plus connus, qui résident dans la République. Celui-ci poursuit l'expérience du poème en prose, qui a finalement fait apparition dans la langue anglaise. Ses *Stations* (1975) essaient d'égaliser le travail des *Mercian Hymns* de l'Anglais Geoffrey Hill. Son œuvre s'efforce de présenter à un public anglais qui l'apprécie une vue pastorale romantique de l'Irlande.

Thomas Kinsella a l'intention de rassembler cette année toutes les publications de sa maison de presse particulière, la *Peppercannister*. Ses thèmes deviennent de plus en plus sombres : des abattoirs, un bestiaire de prédateurs, l'assassinat de Kennedy, la mort de son père et celle de notre ami et compositeur Sean O'Riada. Le décès d'Austin Clarke, en 1974, juste quand sa collection complète sortait des presses (Dolmen) a laissé un vide, et maintenant Tom Kinsella et moi-même sommes de relativement jeunes doyens. Mes livres les plus récents sont *A Slow Dance* (1975) et *The Great Cloak* (1978) : pour l'Irlande le premier recueil à être entièrement dédié au sujet de l'amour — une potion dont nous nous passons trop dans notre triste pays divisé.

Les progrès de la poésie contemporaine irlandaise sont aussi intéressants que durant la belle époque de la Renaissance de Yeats. L'Angleterre, les U.S.A. et le Canada publient de nombreux numéros spéciaux dans leurs magazines littéraires, des anthologies, et invitent les poètes à des lectures dans les Universités. Un nouveau magazine littéraire vient d'être lancé en Irlande, « Cyphers », probablement le meilleur de cette dernière décennie. La recherche linguistique y est encouragée. Nous nous trouvons dans le même climat politique que durant la Guerre d'Indépendance ; la redéfinition de la nation entraîne une introspection plus sincère. Notre couleur est l'inverse de celle du calembour de Kenneth White : une de nos récentes anthologies s'appelle *The Wearing of the Black* (la couleur du deuil).

John Montague